Zeitschrift: Matières

Herausgeber: École polytechnique fédérale de Lausanne, Institut d'architecture et de la ville

Band: 14 (2018)

Artikel: Un certain regard sur Berlin : à propos du livre Zustände de Tobias Engelschall

Autor: Zurbuchen, Bernard

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-984547

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

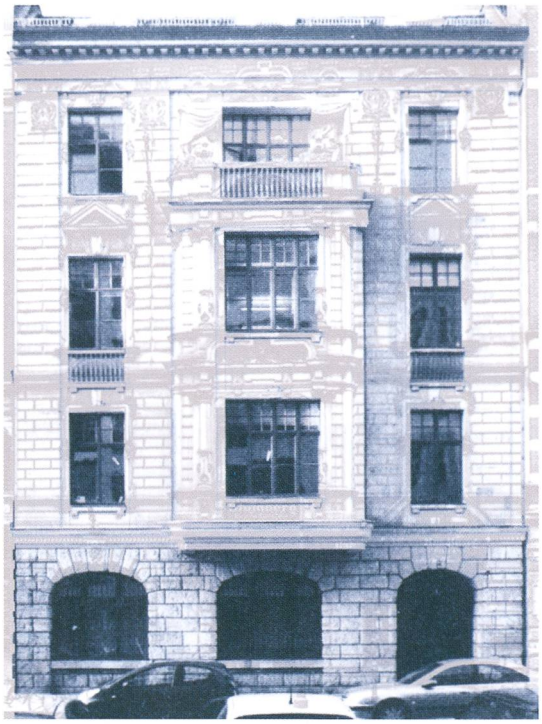
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Un certain regard sur Berlin

A propos du livre *Zustände* de Tobias Engelschall

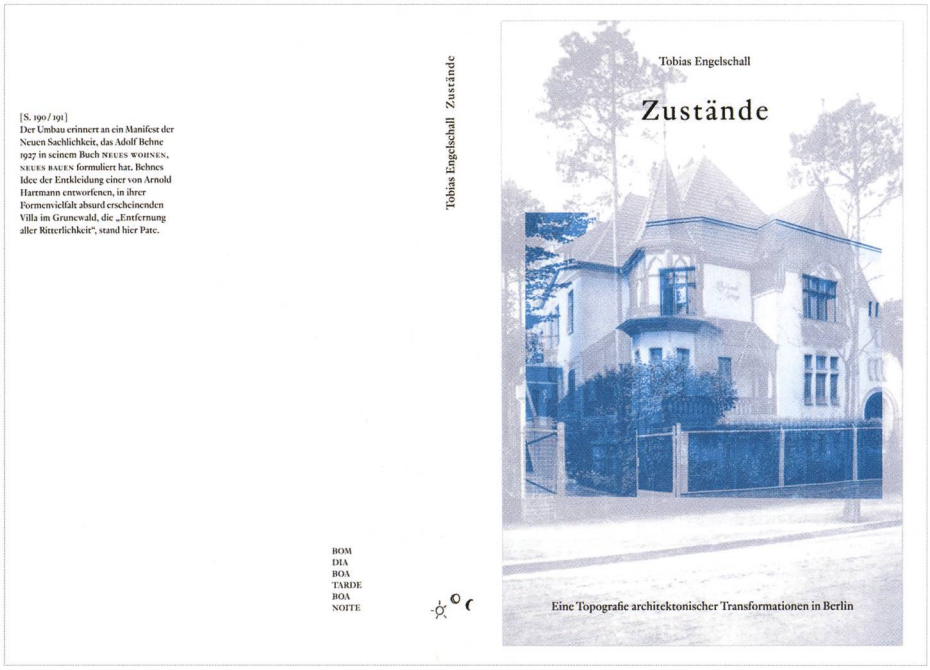
Bernard Zurbuchen

Zustände, en français, signifie «états des choses», mais veut dire aussi «état d'âme». C'est ainsi que l'architecte berlinois Tobias Engelschall[1] a intitulé son ouvrage, suivi du sous-titre «Eine Topografie architektonischer Transformationen in Berlin» [une topographie des transformations architecturales à Berlin]. L'ouvrage ne comporte pratiquement pas de texte, si ce n'est une brève préface du conservateur des monuments historiques de la région de Berlin, un court texte de l'auteur qui justifie son intérêt et sa fascination pour l'évolution de la ville à travers le processus de transformation et de brefs commentaires sur les auteurs/acteurs des exemples présentés[2]. Juste des images, avant transformation et après transformation, des dates, des noms d'architectes et de maîtres de l'ouvrage, rien d'autre...

Rien d'autre, mais bien assez pour donner à réfléchir sur le rôle que peut tenir le temps sur l'architecture d'une ville. Il nous permet de mettre en relation deux, voire trois états d'une même construction et de réfléchir sur les raisons de ces modifications et surtout sur l'impact que peut bien avoir la notion de durée sur un bâtiment, voir sur une ville elle-même. Cette durée nous apparaît finalement très complexe et multiple; elle englobe bien sûr la notion de vieillissement, de «*patina*», mais elle contient également l'histoire, la grande et la petite histoire, très présente au XXe siècle à Berlin.

Ces observations sont tirées d'un corpus composé d'immeubles de l'époque du *Gründerzeit* (deuxième moitié du XIXe siècle) et d'immeubles datant du début du XXe siècle. Comme on le sait, les guerres survenues en Allemagne ont à chaque fois laissé leur lot de ruines et de destructions. Parfois seule la charpente était détruite, offrant ainsi l'opportunité de surélever le bâtiment, mais parfois aussi la destruction était totale, ce qui posait alors la question de la reconstruction intégrale, envisagée tantôt comme «à l'identique», ou alors comme la négation du passé pour faire place à un immeuble totalement contemporain.

Superposition des visages de Jane Fonda, Jacqueline Bisset, Broock Shield, Diane Keaton et Meryl Streep, photographie de Nancy Burson et superposition des deux états de l'immeuble de la Kronenstrasse.



Toutefois dans presque tous les cas, c'est la clause du besoin, la nécessité d'un programme nouveau ou la recherche de surfaces utiles supplémentaires et donc d'un rendement financier qui ont guidé les architectes et les promoteurs dans la prise de décision au sujet de la transformation de ces bâtiments existants. Presque tous les exemples choisis par l'auteur intègrent profondément l'image de l'immeuble précédent. C'est à cette minutieuse tâche d'observation, de repérage et de comparaison que Tobias Engelschall s'est attelé avec patience et obstination.

En parcourant cet ouvrage, la question de la comparaison formelle nous saute aux yeux et nous oblige à passer d'un état à l'autre de ces bâtiments qui semblent parfois très différents, parfois très proches et même parfois, c'est l'ancienne réalisation qui nous apparaît comme apparemment plus récente que l'existante.

Ceci n'est pas un guide

Lorsque j'ai demandé à l'auteur quelles étaient les raisons qui l'avaient poussé à produire un tel ouvrage, il m'a répondu que dans un premier temps il avait simplement voulu faire un guide de Berlin, puisqu'aucun de ceux qu'il connaissait ne le satisfaisait et surtout ne correspondait à l'idée qu'il se faisait de Berlin et de ses architectes. … *«et de ses architectes»*, et c'est là que réside la vraie question ou le vrai problème que tente de nous illustrer Tobias Engelschall : une ville est faite d'espaces construits, de rues, de bâtiments, anciens ou contemporains, transformés, agrandis ou reconstruits,

mais elle est faite également de son passé historique, de la grande comme de la petite histoire, celle qui associe des architectes à des bâtiments et qui repère les traces du « petit monde » de la construction entre les mains duquel reposait une partie de l'évolution et du sort de Berlin.

Par cette vision multiple composée de pierres, d'éléments d'histoire, de noms d'architectes ou de familles célèbres, l'auteur souhaite nous faire comprendre que le vécu d'une ville, ou plus précisément de Berlin, est une chose complexe qui éveille en nous toute sorte de sens et de connaissances. *« En ne regardant que les maisons ou en ne considérant que les architectes qui ont dessiné ces maisons, Berlin n'est pas complète, voire incompréhensible »,* nous dit-il, comme s'il voulait nous dire que ces simples façades sont des réservoirs à histoire, sans hiérarchie.

Pour cela, Tobias Engelschall a effectué d'une part un énorme travail de recherche dans les archives de la ville, dans les traités d'architecture parlant de Berlin, et d'autre part, il a arpenté la ville dans toutes les directions, pour vérifier physiquement ce qu'en disaient les livres... et vice-versa, repérant un bâtiment, puis fouillant ses références historiques au sein des archives. Ceci illustre bien sa perception multiple de Berlin, sans accorder pour autant de préséance à l'une des démarches, mais postulant cependant que l'une ne va pas sans l'autre.

Des mécanismes de lecture de la ville

En parcourant cet ouvrage, je me suis demandé si l'on pouvait se passer des plans de tous ces immeubles, si l'on pouvait ne pas connaître « ce qui se cache derrière ces façades, à l'intérieur de ces murs », contrairement à ce qui est le cas dans les publications d'architecture qui donnent à voir aussi bien le plan que la coupe et la façade. La réponse à cette question est multiple ; d'une part, on peut déduire facilement le plan qui se cache derrière une grande partie de ces maisons, et d'autre part, la véritable réponse que semble nous proposer cet ouvrage, c'est qu'ici, l'intérieur c'est la ville elle-même. L'auteur nous pousse à considérer Berlin comme un grand appartement, un appartement tapissé de façades, reléguant les plans des habitations qui se trouvent derrière elles à de simples détails techniques.

Mais cette forme de lecture nous fait également et inévitablement penser à des visages, les visages d'une maison avec ses rides, ses cicatrices, ses opérations de chirurgie esthétique, ou ses variantes de *« make up »*, plus ou moins bien réussies.

Lorsque j'ai demandé à Tobias Engelschall quelle place il donnait à la couleur dans sa lecture de la ville, il m'a répondu que pour lui *« la couleur n'apporte rien, et qu'en plus, elle détruit les faits »*. Comment comprendre cette affirmation relativement péremptoire ? Certes, les documents historiques qu'il a pu consulter sont en noir et blanc et il devient dès lors difficile de comparer deux entités dont l'une serait privée d'un élément de comparaison.

Toutefois, il faut se demander très sérieusement si la couleur ne joue vraiment aucun rôle dans la perception de ces maisons berlinoises.

Ainsi je m'interroge au sujet de l'immeuble de la Französische Strasse 32 construit par Otto Ortel en 1932, transformé et surélevé par Hans Kollhoff en 1999, où ce dernier a subtilement ajouté deux modules de fenêtres dans les étages situés en dessus de la corniche d'origine, et peint le tout en blanc. Quel est l'impact de ce choix de peinture blanche ? L'ajout d'un *«overall»* blanc, qui unifie et neutralise, permet-il de rendre moins lisible le changement dans l'ordonnancement des fenêtres ? la couleur ne joue-t-elle vraiment aucun rôle dans la perception des immeubles... ?

Immeuble de la Französische Strasse 32, d'Otto Ortel, surélevé par Hans Kollhoff, 1999.

Comparé à de nombreux ouvrages du type «avant-après», où la nostalgie est l'un des principaux moteurs du mécanisme de lecture, le livre de Tobias Engelschall fonctionne tout à fait différemment. Il ne montre pas des rues animées par des enfants ou des charrettes de marchands remplacées aujourd'hui par des enseignes lumineuses ou des voitures. Au contraire, il isole les maisons comme des gravures accrochées aux murs de la ville, pour reprendre l'image précédente d'un intérieur ; et l'auteur en propose à la fois une lecture diachronique et synchronique, nous renvoyant à un regard étrange, qui dans un premier temps, nous incite à chercher les différences entre les deux façades. Mais petit à petit, les deux images se superposent pour n'en former qu'une et l'on en vient à conclure avec l'auteur qu'il s'agit de la même maison, qui vit sa vie et porte sur elle son histoire à la manière d'un palimpseste, mais dont certains aspects effacés du passé restent cependant présents et actifs, tout comme son image contemporaine.

L'observation attentive de l'une ou l'autre des pages de l'ouvrage nous renvoie à différents modes de perception de l'architecture. Par exemple à la page 111, illustrant l'immeuble construit par l'architecte Hugo von Krottnaurer et sa reconstruction/rénovation par l'architecte Paul Jatzow, on commence par observer les détails décoratifs des deux immeubles et on compare ce qui a disparu, ce qui est resté, de quelle manière sont traitées les différentes modénatures, etc., puis, petit à petit, les deux images se superposent pour ne mettre en évidence que les percements et les proportions qui, dans le cas de cet exemple, sont restées totalement inchangées. La façade nous apparaît comme quelque chose d'abstrait ou plutôt de synthétique qui montre finalement une sorte de concentré de cette «idée» de façade, à la manière de cette expérience de la photographe Nancy Burson qui a cherché à superposer plusieurs portraits de femmes reconnues pour leur beauté à la recherche d'une beauté type.

Dès lors, on ne peut s'empêcher de penser à cette citation de Le Corbusier : *«L'architecture n'a rien à voir avec les "styles". Les Louis XIV, XV, XVI ou le Gothique, sont à l'architecture ce qu'est une plume sur la tête d'une femme ; c'est parfois joli, mais pas toujours et rien de plus.»*[3] De plus, ce qui frappe et étonne, c'est que l'ancienne maison reste présente dans la transformation, comme un fantôme du passé, de telle sorte qu'il devient difficile de distinguer véritablement ce qui appartient au passé de ce qui a été transformé. Les percements et la structure, d'ailleurs très liés, demeurent en tant qu'éléments permanents et prolongent d'une certaine manière la vie du bâtiment ancien.

Projeter avec des images et le reste

Le livre de Tobias Engelschall pose également la question de la marque du temps sur l'architecture, l'idée de l'*ex nihilo* ou de la *tabula rasa* est ici, et presque dans tous les exemples illustrés, totalement absente au profit du temps et du contexte, deux facteurs qui sont présentés comme les fondements essentiels d'une ville et de son identité et qui apparaissent comme des éléments rassurants et fondateurs.

Finalement, je ne sais plus s'il est question d'un livre d'architecture ou d'une galerie de portraits ou d'un guide avec lequel je peux me promener dans Berlin, à la recherche de ces exemples (avec les couleurs vraies cette fois-ci), pour les comparer avec les illustrations du livre, ou s'il s'agit simplement d'une contribution à la ville de Berlin. Dans tous les cas, cet ouvrage exempt d'articles théoriques, mais riche en images et en inspirations, nous renvoie à un processus projectuel, et met en évidence et en dialogue, trois éléments essentiels qui participent à l'image de la ville : les proportions, les styles et les différentes formes d'histoire (la grande ou la petite, peu importe finalement). Ce qui me semble ressortir de manière évidente de cette démarche, c'est la complexité que contient le projet d'architecture, voire l'architecture elle-même, pour lequel il est fondamental de prendre en compte toutes sortes de données, qu'elles soient temporelles, plastiques ou historiques.

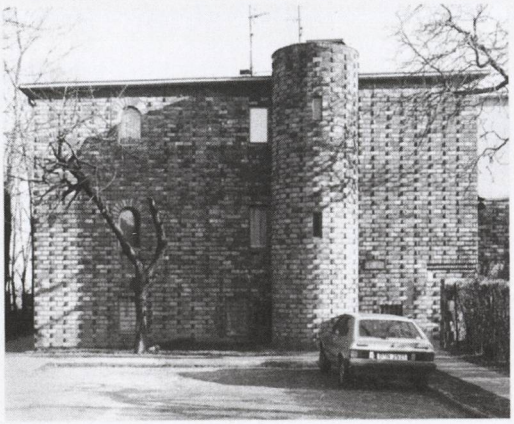
Après avoir attentivement observé l'ouvrage de Tobias Engelschall, je peux dire avec certitude que je ne me promène plus de la même manière dans Berlin.

Notes

[1] Tobias Engelschall est né en 1961 à Hambourg. Il fait ses études d'architecture à Berlin, d'abord à la TU, puis à l'Udk auprès de Benedict Tonon et Heike Büttner. Entre 1983 et 1990, il est collaborateur au sein du bureau Brenner & Tonon à Berlin. Il devient assistant du Professeur Stamm-Teske à la Bauhausuniversität de Weimar de 1994 à 1999. Entre 2000 et 2014, il s'associe avec Oda Pälmke et Etienne Descloux. Il reste associé à Etienne Descloux depuis 2014.

[2] Tobias Engelschall, *Zustände – Eine Topografie architektonischer Transformationen in Berlin, BOM DIA BOA TARDE BOA NOITE,* Berlin, 2015.

[3] Le Corbusier, *Vers une architecture,* Arthaud, Paris, 1977, p. 15.



Altensteinstrasse 62, Lichterfelde.

1937, Heinrich Möller.

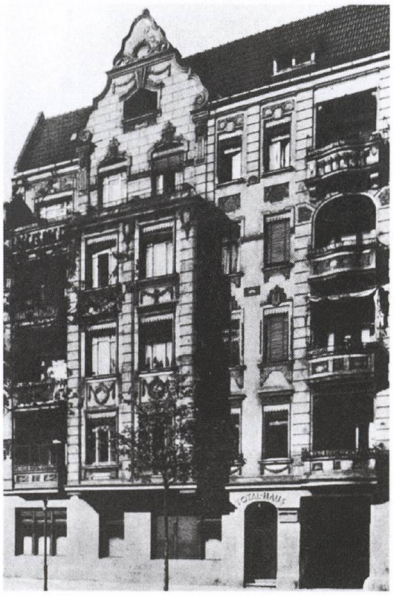
1994, Karin Kupsch-Jindra.

Wohn- und Geschäftshaus → Bankhaus Delbrück 61

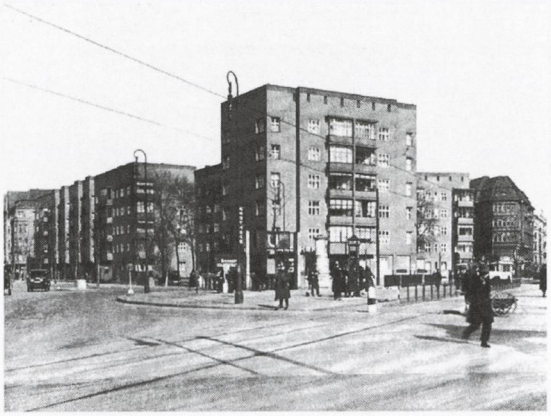
Französische Strasse 32, Mitte.

1922, transformation, Otto Ortel.

1999, Hans Kollhoff.



Guerickestrasse 21, Charlottenburg.
1905-1906, Wilhelm Liefert.
1923, Arthur Vogdt, détruit.



Innsbrucker Platz, Schöneberg.

1927-1928, Mebes & Emmerich.

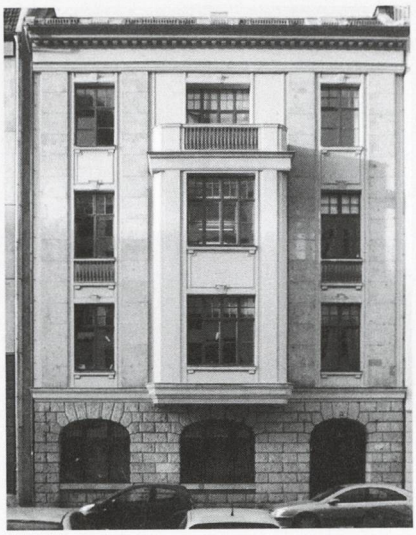
1950, Emmerich & Emmerich.

Kaiser-Wilhelm-Strasse 41-42 à 55, angle de Spandauer Strasse, Mitte.

Vers 1885, Heinrich Lauenburg (?).

Vers 1928, Otto Rudolf Salvisberg, détruit.

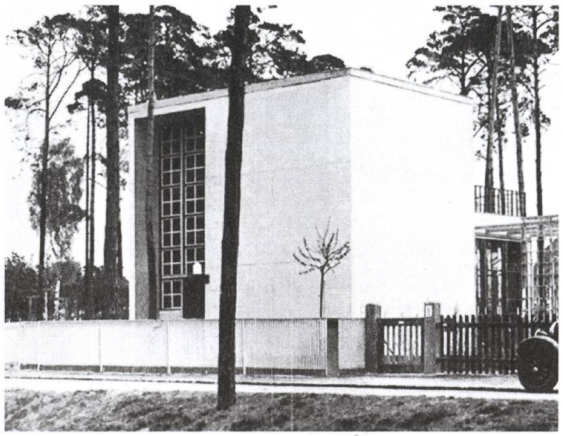
Wohn- und Geschäftshaus III

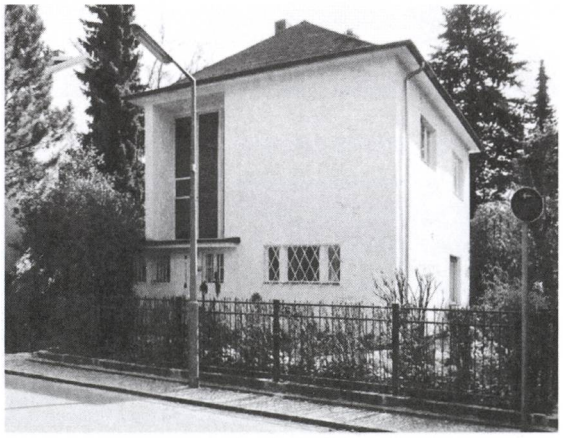


Kronenstrasse, 73-74, Mitte.

1892, Hugo von Krottnaurer.

Vers 1913, Paul Jatzow (?).





Külher Weg 9, Westend.
1930-1931, Harry Rosenthal.
1938, Heinrich Kleiner.

Mariannenplatz 8, Kreuzberg.

Vers 1920, transformation, architecte inconnu.

1978, Grötzebach Plessow Ehlers.